

Correspondance.

LES SOIREES—PENSEES.

Durant le cours de l'hiver dernier j'ai écrit plusieurs lettres ayant rapport à notre système scolaire. J'ai démontré la nécessité des notions d'agriculture, d'un professeur de cette science au collège Prince de Galles, d'un plus haut salaire pour les instituteurs, d'une instruction plus pratique, etc. Je me propose de continuer en publiant quelques remarques relatives à la conduite et au département général des instituteurs dans l'école. Les élèves, les parents,

us tard. J'avais quatre ans. M'étant évadé du logis, je me trouvais tout à coup en face de l'école du village. La porte était ouverte, et l'instituteur apparut portant à la main une férule, longue d'environ trois pieds. Il était sur le qui-vive, sans doute; il marchait d'un bout à l'autre de son étroit domaine, et de temps en temps, comme le sombre et monotone cri du hibou, sa voix de stentor se faisait entendre répétant: Silence! et l'écho dans le lointain répétait. Silence! Voilà, mes dames et messieurs, mon premier coup d'œil à l'approche de cette maison où l'on devait plus tard former mon cœur, développer mon intelligence, cultiver ma mémoire, me faire goûter le beau, le vrai et le bien dont la création se compose. Le premier mot que j'entends c'est, Silence! et encore est-il dit sur le ton le plus criard.

J'ai beaucoup de respect pour ceux qui furent les pionniers de l'éducation parmi nous, et si nous constatons que les instituteurs de quinze et vingt ans passés n'agissaient pas avec autant de tact que ceux d'aujourd'hui, ce n'est pas eux qu'il faut blâmer et je ne voudrais pas le faire. Ceux des anciens qui sont demeurés dans la profession ont progressé avec le temps, ont appris à procéder d'une manière plus méthodique et on les compte parmi les plus habiles de nos éducateurs.

Donc, je parlerai des vieux instituteurs, et d'eux je passerai aux instituteurs actuels. Nous sommes assez sensés pour entendre dire la vérité sans nous offenser. J'ai moi-même fait plus de bévues que n'importe qui, et il m'a fallu une triste expérience pour me les faire connaître. Si mes pensées faisaient éviter quelques fautes à ceux de mes jeunes confrères qui font leur début dans la carrière, je serai heureux d'avoir entrepris ce petit travail, peu formel sans doute, mais très sincère.

Plusieurs des hommes les plus marquants chez les acadiens de l'île ont été des instituteurs quelquefois. La profession de l'enseignement a fait ressortir leurs meilleurs instincts, a cultivé chez eux la dignité dont se revêt l'homme, leur a imprimé un caractère dont la trempe s'est contractée aux rudes labeurs de l'enseignement. Voyez premièrement l'excellent étude qui paraît chaque semaine dans les colonnes de L'IMPARTIAL. Comment ne pas y reconnaître non seulement un Ami de l'éducation, mais plutôt un éducateur habile, au jugement sain et aux vues larges et méthodiques. Le seul sénateur acadien que nous ayons eu fut instituteur. Plusieurs de nos prêtres ont enseigné dans nos écoles publiques avant d'embrasser la vie sacerdotale. Si vous entendez parler d'un vieil acadien dont on conserve une précieuse mé-

moire, il a, assez souvent, été instituteur, et chacun se plaît à redire que tel homme fut celui qui lui apprit à connaître ses lettres.

L'instituteur du vieux temps n'était pas aussi savant, peut-être, que celui d'aujourd'hui, mais il était généralement homme de fort caractère et son influence à la fois digne et énergique, laissait toujours une empreinte favorable chez les enfants confiés à ses soins. Sans connaissances pédagogiques, telles que les instituteurs actuels ont l'avantage de s'acquérir, soit en convention, soit par des lectures propres à donner des méthodes, ces doyens de notre corps enseignant savaient pourtant réussir à former des caractères, à faire acquérir la connaissance des lectures françaises et anglaises, à faire manier la plume et à les initier aux notions de l'arithmétique.

Mais, il existait des manières d'agir qui retardaient les élèves, et des enfants après avoir fréquenté l'école pendant cinq ou six ans, se trouvaient encore dans le premier livre. Je tiens ceci de personnes honnêtes. Ce retardement doit être attribué au manque de connaissances du caractère de l'enfant. On intimidait les enfants tellement que, fort souvent, ils s'imaginaient qu'il fallait se faire battre avant d'apprendre.

Je ne veux pas dire de mal de l'instituteur ancien, mais puis qu'il reste encore quelque chose de cette règle sévère chez des instituteurs actuels il faut bien en parler.

Le premier instituteur que je connus criait: Silence! en français, et SILENCE! en anglais. Il grondait comme un tonnerre et jouait du bâton avec plaisir. Si un pauvre misérable écolier réussissait à dissiper sa crainte et à donner le moindre signe de vie, la férule s'abattait à ses pieds comme un trait de Guillaume Tell et le polisson devait la rapporter au maître d'école pour se faire battre, comme nous disions. Remarquons bien que nous ne disions pas nous faire punir, c'était bien nous faire battre. Il s'exerçait aussi à lancer des boules, des crayons, des bouchons de bouteilles d'encre, c'était le moyen le plus direct d'accuser le coupable sans le nommer. C'était vil mais fort peu convenable pour donner un exemple de politesse. Afin de lui inspirer la honte et le repentir pour quelque méchant tour, l'instituteur le faisait se tenir debout sur un pupitre, le faisait courir autour du poêle, et on raconte que quelques uns ont été obligés de ramoner la cheminée en se servant de leur personne pour ramon. Et toutes ces affaires rudes et irritantes pour l'enfant auraient dû être remplacées par un avis bienveillant, paternel, et doux. Il faut punir quelquefois mais pas toujours. L'enfant que l'on traitait ainsi ne pouvait guère acquérir des manières affables et complaisantes. Et que d'humiliations n'étaient réservées à l'enfant qui grandissait où il entendait tant gronder, et où il se faisait battre si souvent.

Prenons, par exemple, nous-mêmes, tout grands, comme disent les filles de dix huit ans. Nous nous entretenons pendant quelques minutes avec un monsieur, un homme poli et distingué aux regards de tous. Ne nous trouvons nous pas mieux, pour lui avoir parlé? C'est pour quoi la parole respectueuse qui tombe de la bouche de l'instituteur produira une bonne impression et un bon exemple, et la parole brusque, rude et tyrannique, est la cause très évidente du déportement bien dé-

sagréable de beaucoup de nos jeunes gens. C'est si difficile pour bien des nôtres de saluer un ami avec un peu de civilité, de donner une poignée de main sans vous heurter les doigts, de demander pardon pour une action incivile, et d'adresser une question d'une manière convenable. Je ne veux pas écrire de mauvaises réflexions. Je suis à plaindre, moi, premièrement. Au lieu d'entendre dire: vous voudrez bien garder le silence, ou, vous aurez la bonté de ne pas faire de bruit, j'ai entendu crier: silence! et encore la voix faussait comme une cornemuse en désaccord. Je maintiens donc que l'instituteur doit être un homme poli, qu'il doit user de civilité envers ses élèves et qu'il doit leur parler comme il veut qu'ils lui adressent la parole.

ANDREAS.

(A suivre)

N. B: Il y a plusieurs semaines que cette correspondance aurait dû paraître.

La Dime du Fromage

Les habitants de la vallée d'Efisch, en Suisse, ont conservé des mœurs toutes patriarcales. Comme ils montent; dès les premiers beaux jours, aux pâturages avec leurs troupeaux, le curé de Vissoie est obligé d'aller tout l'été d'alpe en alpe pour administrer les sacrements et dire la messe à ses nomades paroissiens. Pour le dédommager des fatigues et son rude sa cerdoce, ceux-ci lui réservent tout le lait de leurs troupeaux pendant la troisième journée d'alpage. C'est un usage si bien établi qu'il entre pour une part très sérieuse dans les revenus de la cure. Avec ce lait non écrémé, on confectionne des fromages qui portent le nom de PREMICES DES ALPES et qu'on remet solennellement au curé de Vissoie, le quatrième dimanche d'août. Ce jour là, c'est fête dans toute la vallée. Dès le matin, les bergers apportent les PREMICES au presbytère, où ils déjeunent. Le juge de paix, assisté de son suppléant et du greffier, examine les fromages, les compte, les pèse et les expose. Puis tout le monde se rend à la messe; les maîtres d'alpes ou chefs-bergers, un nombre de quinze, se rangent en procession, tenant chacun leur présent sous le bras; en tête, s'avance le berger de l'alpe du Torrent, qui produit le plus opulent fromage (80 livres environ); les autres suivent par rang de dignité; celui de l'alpe de Ponchette ferme la marche avec un fromage de 8 livres. Arrivés dans l'église, tous s'alignent devant le maître-autel, aux côtés duquel se tiennent, en robes noires et rouges, magistrats et fabriciens. Après la cérémonie le cortège, toujours dans le même ordre, passe dans la cour du presbytère où une longue table est dressée sous un vieux noyer; tous les paroissiens y prennent place; la fête s'achève par des toasts et des discours.

Journal des Débats.

J. E. WYATT,

SUCCESSOR DE HODGSON & WYATT
AVOCAT, NOTAIRE, ETC
Solliciteur pour les Nova Scotia et Summerside Banks
— ARGENT A PRETER. —
Bureau: Au dessous de Clifton House.
SUMMERSIDE P. E. I.

You cannot fatten a horse that is out of condition, give GRANGER Condition Powders, a valuable tonic and blood purifier. The Granger Cures Cough, Impure Blood, Worms and all irregularities, it is a true Condition Powder and a fair sized package and has the largest sale of any Condition Powder.

WINTER
GOODS

Stoves, Lamps, Wringers, Washing Machines, Axes, Iron, Steel, Chain, Saw-Horse Rugs all at lowest prices for cash, trade or good credit.

Highest price paid for all kinds of Fur

Brace McKay & Co.

Summerside Jan 10th 1901

THE MODERN

FOUNDRY AND

MACHINE SHOP

We would call Special attention to the fact that our Establishment is fitted with the very best Modern Machinery and employing none but first class workmen We are in a grand position to turn out satisfactory work.

OUR FOUNDRY DEPT

has proved to be a decided success. We have spared no expense in fitting up this department, having imported from the United States a "Special Grade of Sand" and using the best trade of "Pig Iron", we are in a position to meet the long desired needs of the public. Parties in need of anything in our line we ask to consider these facts and any work which may be entrusted to us will receive our careful attention. We solicit your valued orders.

Brace Stewart & Co.

THE MODERN FOUNDERS, Engineers and Machinists.

Steam Navigation Co's Wharf

CHARLOTTETOWN

P. E. I.

We have our large and well fitted store replete with our Fall and Winter Goods.

We cut our prices and give extra value to the purchaser.

Take a survey of our mammoth store. See our large and well assorted stock. Get our prices.

The farmer can get more for his produce, more for his cash and better satisfaction at our store than at any store in the province.

J O ARSENAULT & SON & CO

WELLINGTON

